

Orlando de Rudder

Lee Jackson

ROBERT LAFFONT

Orlando de Rudder est né à Rome le 24 juin 1950. Mère péruvienne, père parisien d'origine flamande. Elevé par Germaine Taillefer. Guitariste de jazz. Etudes supérieures : littérature médiévale. Docteur ès lettres.

La nuit des Barbares, son premier roman, publié en septembre 1983, a reçu le prix Hermès qui couronne « le meilleur nouveau talent de l'année » ; il a été accueilli par une presse enthousiaste :

- *La prose de Rudder obéit à la grande musique que poursuivent ces écrivains paradoxaux qui font flamboyer soudain la langue française... Le registre du génie.*

Hector Blancotti/Le Nouvel Observateur

- *Une cocasserie folle et charmeuse à laquelle personne ne saura résister.*

Jean-François Josselin/Boîte aux Lettres-TV

- *La nuit des Barbares est un bouquin heureux. De Rudder invente, dans la plus totale, la plus malicieuse, la plus romanesque liberté.*

Pierre Lepape/Les Nouvelles Littéraires

- *Un vrai bonheur d'écrire qui n'a d'équivalent que celui des Huns étripant leur prochain.*

Dominique Durand/Le Canard Enchaîné

Lors de la parution (printemps 1984) du **Tempestaire**, son deuxième roman, on lisait dans la revue « Lire » :

- *L'automne dernier, la surprise de la rentrée a été La nuit des Barbares, premier roman d'un nouvel écrivain. D'un coup, Orlando de Rudder se taillait une place — très singulière — dans les lettres. Il récidive. Du V^e siècle, il passe au XIII^e pour nous conter une histoire de passions et de merveilles à faire pâlir de jalousie Chrétien de Troyes qui pourtant s'y connaissait en mirifiques et terrifiantes inventions. Le Tempestaire, c'est le pur plaisir de la lecture.*

2
11
b
1
21
8

H

10

10

10

8

31

11

11

1

21

1

11

21

21

1

11

1

1

21

11

21

1

1

21

21

1

LEE JACKSON

17

JACKSON



ORLAN LEE JACKSON JDDER

83

3-4

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur :

LA NUIT DES BARBARES

LE TEMPS DES

JACKSON

ROMAN

80y²

101745



ÉDITIONS ROBERT LAFONT
PARIS

LEE JACKSON

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur :

LA NUIT DES BARBARES

LE TEMPESTAIRES

9/5
453
JACKSON

ORLANDO DE RUDDER

83
3-4

LEE
JACKSON

roman

3/1A



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

DI - 27-09-1985 - 25961

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur :

LA NUIT DES COMMANDES

JACKSON

POURQUOI



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1985
ISBN 2-221-04790-7

« Farai un vers de dreit nien »

Guillaume d'Aquitaine.

une nomenclature...

01-27-09-1965-25963

« Faut un vers de dix-neuf »
Cultures d'Asie



© Editions Robert Laffont, S.A., Paris, 1965
ISBN 2-264-0750-7

PREMIÈRE PARTIE

une nomenclature...

Moïse — Moïse n'avait pas de personnes à venir chez des amis. On ne l'imaginait guère passant dans la rue, voyant de la lumière, puis frappant à une porte pour dire : « Bonjour. » A vrai dire, Moïse n'avait rien de commun avec les gens qui se présentent gravement, puis Moïse s'en allait, de sa démarche à lui. On aurait dit une cigogne.

Certains le suivaient un moment, imaginant qu'il n'avait pas fini de parler. Moïse ne terminait jamais ce qu'il commençait à dire. D'ailleurs, il trouquait les mots, suivant une mode du temps. Mais il n'en intervertissait que rarement les syllabes. Son absence soudaine, au milieu d'une phrase, laissait de l'amertume. A tout prendre, ce qu'il disait n'avait que peu d'intérêt.

On l'appelait Moïse, à cause d'une noyade manquée de peu.

Deux vieillards, sur le banc de la place, le regardaient passer avec ce fâcheux regard de ceux qui ont, depuis longtemps, perdu l'habitude d'approuver. L'un des vieillards crachait. L'autre hochait de la tête en disant quelque chose. Ce ne devait pas être gai.

PREMIÈRE PARTIE

une nomenclature...

Moïse — Moïse n'était pas le genre de personne à venir chez des amis. On ne l'imagine guère passant dans la rue, voyant de la lumière, puis frappant à une porte pour dire : « Bonjour. » A vrai dire, Moïse n'avait pas d'amis. Certes, il lui arrivait de parler à des gens, de leur dire quelque chose. Les gens acquiesçaient gravement, puis Moïse s'en allait, de sa démarche à lui. On aurait dit une cigogne.

Certains le suivaient un moment, imaginant qu'il n'avait pas fini de parler. Moïse ne terminait jamais ce qu'il commençait à dire. D'ailleurs, il tronquait les mots, suivant une mode du temps. Mais il n'en intervertissait que rarement les syllabes. Son absence soudaine, au milieu d'une phrase, laissait de l'amertume. A tout prendre, ce qu'il disait n'avait que peu d'intérêt.

On l'appelait Moïse, à cause d'une noyade manquée de peu.

Deux vieillards, sur le banc de la place, le regardaient passer avec ce fameux regard de ceux qui ont, depuis longtemps, perdu l'habitude d'approuver. L'un des vieillards crachait. L'autre dodelinait de la tête en disant quelque chose. Ce ne devait pas être gai.

Monde de mémoire noire : l'eau qu'on boit au robinet n'est que de la pluie d'avant l'hiver. Les deux vieillards, depuis maintes décennies, n'ont fait que boire et rejeter la même eau. Chaque homme est un fleuve. Mais, quand on a dit ça, que dire de plus ? Sans doute est-ce pour cette raison que Moïse ne finissait jamais ses phrases. Il en abrégait les mots, parlant au plus juste, au plus court, comme on fait des économies. Il faut parler, même si tout est déjà dit.

N'y avait-il pas, parole d'homme, une odeur de friture ? Des fois, on ne sait plus : les choses les plus familières échappent et semblent appartenir à la Chine, au Pérou, mais pas à l'endroit que l'on connaît. A midi, toutefois, les plats du jour insistaient pour rentrer dans le vent, avant de s'étaler en évidence cuits sur des tables aussi carrées que la place. Mais plus petites.

« T'es un monstre », disait une femme à son mari. Puis, elle giflait son fils. « Tu sais, mon amour, ça n'a pas d'importance... », murmurait une jeune fille à son amoureux. Leurs mains aux doigts tressés ne se déprenaient pas.

Moïse, alors, souriait. Il n'y a rien de mieux que l'indifférence. Parler, ça sert parfois à quelque chose. Pourtant...

Les mots : une nomenclature de chimères abouties. Vagues et maîtres du flot et du fond, tranchant net le silence comme un silex isolé, l'un suivant l'autre, obscur, mais qui coupe, aiguisé par l'affûtage humide des phrases qui roulent. Ou alors, émoussé, n'ayant aucune espèce d'importance. Pur néant, si l'on y songe, et fragment d'un néant plus gigantesque encore.

« Ouais, il m'a dit que... », s'écria le patron. Mais ce n'était pas vrai. Personne ne lui avait dit ça. En fait, il inventait la moitié de ce qu'il racontait. On devrait toujours faire des comptes.

Sur la place Carrée, une ou deux fois par an, s'installaient les manèges d'une fête foraine. Ils tournaient tous à peu près dans le même sens. Les policiers brutaux pratiquaient leur ronde dans l'ordre inverse. De haut, la place aurait ressemblé à l'une de ces montres carrées que Moïse n'aimait pas. Une trotteuse, incongrûment lente et chaloupée avançait à la rencontre des autres aiguilles, les croisant, mais en regrettant de ne pas en arrêter la course.

Moïse, comme beaucoup d'autres, se battait quand il avait bu. Tout le monde le sait. Rien n'est plus drôle qu'une bagarre sur un manège, parce que ça tourne. Quand les bandes arrivaient, les mères rappelaient leurs enfants. Le patron du manège devenait livide. Moïse montait sur le plateau dont le mouvement, en s'opposant à son chaloupement d'ivresse, lui donnait l'impression de la stabilité. Toujours est-il que, là, il injuriait les Arabes ou les Noirs. Ces derniers venaient alors sur le manège et la bagarre commençait.

L'homme du manège augmentait la vitesse. A la suite d'un coup, certains des combattants se retrouvaient éjectés. Ils s'envolaient, lourdement à cause de la force centrifuge, ou de l'autre. Une fois, Moïse prit son essor et aboutit la tête la première sur le ventre de l'un des policiers qui s'affala, le cul dans une flaque. Il devint rouge et suffocant. Puis, son visage vira au blanc, ses yeux s'éteignirent. Il survécut.

La bagarre stoppa net et, sur le manège qui tournait encore, on put voir les jeunes gens, bras ballants, contemplant debout la scène durant un court instant, avant de continuer leur ronde, avant de pouvoir regarder encore et mettre bout à bout les instants de la durée de leur contemplation.

Le boucher se mit en colère. Il rentra chez lui pour

aiguiser ses couteaux. « Non, monsieur, vous les affûtez ! » disait l'instituteur. Moïse ne fut pas inquiet : on arrêta Arabes et Noirs.

Le boulanger vendait de petits dômes de chocolat remplis d'une mousse blanche, onctueuse et abominablement sucrée. Cela s'appelle des « têtes de nègre ».

Dans les heures noires du matin, tout s'arrêtait. La place vide imposait son silence qu'on entendait de loin. C'était un silence rampant. On redécouvrait alors cette place Carrée. Mais les gens s'en allaient. L'homme du manège buvait une bière un peu tiède. On ne saura jamais pourquoi l'on chérit tant nos tristesses.

Blues des grands nuages tristes — Avant 1914, un immeuble sinistrissime s'élevait au coin de la place Carrée. Cette place semblait alors plus grande que maintenant, ce qui renforçait encore son aspect villageois. A cause d'une insurrection, elle fut pavée de bois, en remplacement de la pierre de remploi, qui avait servi à édifier des barricades. Personne ne sait plus quelle était cette révolte, ni contre quoi elle s'éleva. Les jours de pluie, le revêtement de bois paraissait savonneux et glissait. Il y eut de nombreuses chutes dont certaines furent graves. Depuis, la municipalité a remis des pavés au-dessus du bois. Il y a dix ans, on a tout goudronné.

L'immeuble du coin de la place montrait d'énormes fissures dans lesquelles poussait de la verdure frisée, mais poussiéreuse. Les pavés de bois avaient été sciés dans de vieilles poutres de chêne. Chacun d'eux se présentait sous la forme d'un cube à peu près parfait. Le

fil du bois se tenait verticalement, comme pour les tables à découper des bouchers.

Au premier étage de l'immeuble vivait un petit Noir originaire de Baton Rouge, en Louisiane. Pourquoi était-il arrivé là ? La vie des gens est un mystère. Cet homme jouait du banjo, tout en chantant. On comptait à l'époque 10 500 habitants à Baton Rouge.

Il y eut une semaine horrible. De grands nuages tristes vinrent du fin fond de l'horizon. Le Noir joua du banjo tout le jour. Il chantait de lentes mélodies dans un français à lui. Au deuxième étage, un enfant pleurait sans s'arrêter. La porte de chacun des petits appartements mesurait soixante-quinze centimètres de large, mais était très épaisse.

Il n'y avait plus rien dans les caves, pas même des rats. Ils montaient aux étages, car ils ne trouvaient guère à manger. Ce faisant, ils rongeaient le bois des marches. Les nuages tristes stagnèrent encore plusieurs jours dans le ciel.

L'appartement du troisième étage demeurait vide. Une sordide affaire de succession empêchait qu'il fût loué. Un mois auparavant, il avait fait beau. L'appartement du troisième se trouvait occupé illégalement par un grand type à moustache, portant une casquette et un foulard rouge comme les ouvriers d'alors. C'était un anarchiste en fuite. Il fut abattu, un beau matin, en sortant de l'immeuble par l'un des policiers qui le guettaient. Baton Rouge est aujourd'hui une grande ville. Certains habitants y parlent encore français. Mais il y a, là-bas, de moins en moins de maisons de type espagnol.

Au quatrième étage, un vieillard agonisait. Il sentait la mort venir et voulait rédiger une sorte de testament. Il ne possédait rien. De plus, c'était un orphelin

demeuré célibataire. N'ayant rien à donner et personne à qui donner, il tenait tout de même à écrire. Il gagna deux ou trois courses cyclistes avant le siècle. Il replia ses genoux pour y poser un sous-main recouvert de galuchat sur lequel il installa une feuille de papier. Sur sa table de nuit se trouvaient un porte-plume et un encrier. Il faut écrire presque verticalement avec un porte-plume.

Les grands nuages tristes laissèrent échapper un peu de pluie fine, mais cinglante. Ça ne dura pas.

Le vieil homme n'arrivait pas à écrire parce que, d'une part, il tremblait. L'encre, d'autre part, à cause de l'inclinaison du porte-plume, coulait le long du manche de Bakélite, vers le lit sur lequel elle se répandait en grosses gouttes flasques. C'était de l'encre violette, de l'encre d'autrefois, gardant une odeur d'école. On en vend encore, par exemple sous le passage Choiseul.

Les rats n'allaient jamais au grenier parce qu'un hibou s'y tenait. Il mangeait les rats et s'éveillait même dans la journée pour ce faire. Autour de la poutre maîtresse s'enroulait une corde dont une certaine longueur pendait encore. Une femme de mauvaise vie, qui avait occupé l'un des appartements désormais vide, s'en était servie pour mourir. Il y a beaucoup de prostituées à Baton Rouge, mais pas plus qu'ailleurs. Pour décrocher la suicidée, il fallut couper la corde. Personne n'en avait pris un morceau en guise de porte-bonheur. On ne croyait déjà plus à ces choses, ou alors on ne croyait plus au bonheur.

Le Noir savait pertinemment que le vieil homme allait mourir. C'est pour lui qu'il chantait. Les nuages tristes restaient là. Les paroles des chansons du Noir étaient des prières. De l'autre côté de la place, un café grimaçant semblait narguer le monde de sa lumière

jaunie. Depuis dix ans, au moins, le vieillard n'y allait plus, pour ne pas avoir à payer une ardoise importante. C'est ainsi qu'il s'arrêta de boire. S'il ne s'était pas arrêté, il serait mort bien plus tôt.

Le gosse du deuxième étage pleurait de plus belle. Sa mère, couturière à façon, piquait des voilages avec une grosse machine noire et crépitante. De temps en temps, elle giflait sauvagement l'enfant pleureur. Cette femme avait le sens de l'économie : il ne faut pas que les pleurs se perdent. Il ne faut pas qu'il y ait dans ce bas monde quoi que ce soit de gratuit ou d'inutile. Une bonne tarte permettait que le gamin pleure enfin pour quelque chose. Pourtant, il vivait dans l'appartement le mieux tenu de l'immeuble. Sa mère devint la maîtresse d'un officier allemand sous l'occupation.

Le Noir s'appelait Lee Jackson, comme beaucoup de gens à Baton Rouge, y compris des Blancs. De temps en temps, il s'arrêtait de jouer, sortait de chez lui, gravissait deux marches d'escalier en piétinant les rats qui couinaient, puis renonçait à son ascension. Peut-être avait-on laissé la corde accrochée au grenier par prévoyance. Mais le Noir voulait uniquement se rendre au chevet du vieillard mourant. Lorsque l'on meurt, on est toujours seul, même si un tas de gens, strictement vivants, s'assemblent autour de soi pour regarder comment on referme son parapluie.

Lee Jackson mourut en 1916. Il se fit naturaliser pour s'engager. Il protestait lorsque les autres poilus le prenaient pour un Sénégalais en argumentant : « Les Sénégalais sont grands, moi, je suis petit. »

L'enfant pleureur fit une belle carrière de boxeur. Il fut sélectionné aux jeux Olympiques de 1928. Mais il perdit en quart de finale. Puis, il devint entraîneur. Sa

mère ne voulut pas entendre parler de lui dès le jour où il lui annonça qu'il boxerait. Elle mourut d'une indigestion, en 1943, sans l'avoir revu. Elle détestait la violence.

L'immeuble fut abattu en 1928, justement. Sur le mur de la façade du boucher d'en face, on peut voir un grand éclat qui n'a pas été rebouché. Au contraire, on l'entretient soigneusement, car il s'agit, paraît-il, de la trace d'une grenade ou d'une bombe qui explosa durant la fameuse insurrection. Le vieillard — qui sait ? — y participa peut-être. Pourtant, il n'avait rien d'un séductueux.

Lee Jackson ne se décidait pas. Il sentait bien que la mort rôdait. C'était un petit-fils d'esclave. Son grand-père avait été dévoré par des chiens en tentant de s'enfuir de chez le forgeron auquel il appartenait. Lee Jackson eut envie de se relever encore, d'ouvrir à nouveau la porte palière, pour regarder la Mort qui montait. Mais, la Mort d'un autre ne pourrait-elle pas le prendre, comme ça, au passage, profitant de l'occasion ? Ça lui éviterait un voyage.

Le Noir n'osa pas monter pour assister le vieillard. Aurait-il trouvé des mots pour l'apaiser ? Bientôt, il ne chanta plus que pour les grands nuages tristes.

La petite nièce de la prostituée qui s'était pendue devint, elle aussi, fille de joie. Le vieillard, en mourant, demanda à Dieu de le laisser tranquille. Il ne voulait rien de plus. Lee Jackson chantait vraiment bien. Le gosse braillard ne parvenait pas à couvrir sa voix.

Le fait est que si l'on creuse un peu la rainure des rails du tramway, qui demeurent encore sur la place, on peut voir, une fois la poussière ôtée, du bois debout tout au fond. Un jour, le facteur se fit horriblement

mal, car la roue avant de sa bicyclette s'inséra dans ces rails. Il chut. Mais il ne se cassa rien et en fut quitte pour quelques bleus. Lee Jackson n'a jamais connu son père.

Deux vieillards — Naguère, vers deux heures et demie du matin, lorsque tout était clos, un homme maigre courait autour de la place, avant de se livrer à de violents exercices de gymnastique. Une heure et trente minutes s'écoulaient encore. Enfin, cet homme allait chercher son camion déjà chargé à la laiterie. Ensuite de quoi, il livrait le lait aux divers commerçants des villes avoisinantes. La place demeurait vide.

Plus tard, bien plus tard même, les deux vieillards arrivaient avant l'ouverture des boutiques. Celles-ci finissaient par s'animer. On entendait bientôt résonner la vie, avec ce ton particulier de la plaisanterie. Les deux vieillards regardaient ce spectacle sans vraiment le voir. Le boucher insultait ses commis, mais baissait le ton lorsque Moïse passait devant son étal. Des dames venaient ensuite s'acquérir de l'entrecôte. Les vieillards se mettaient alors à déprécier la marchandise du boucher, certifiant qu'autrefois la viande était meilleure. Le regard noir qui suivait aurait dû pouvoir tuer. Certains morceaux de viande présentent du gras éclatant, s'insinuant dans la rubescence du muscle et s'étoilant en routes, comme sur les cartes, ou bien en fleuves avec de multiples affluents de lipides. Près des entrecôtes, des filets, merlans, poires, onglets, hampes, macreuses et palerons brûlait du papier insecticide qui n'éloignait pas

vraiment les mouches. L'un des vieillards n'avait que soixante-quinze ans. Il avait connu Lee Jackson. Ce vieillard se prénommaït Charles. Il n'y voyait guère d'inconvénient. Le gymnaste laitier se surnommaït : « Le samouraï ».

Moïse, nous l'avons vu, n'aimait pas les confiseries. Pourtant, il en achetait énormément pour les distribuer aux enfants. L'instituteur ne considérait pas cela d'un très bon œil. Mais Moïse n'avait cure de ses reproches. Aussi attendait-il les mioches à la sortie de l'école, leur demandait ce qu'ils avaient appris, écoutait avec soin, puis procédaït à la distribution.

Le boulanger reçut une blessure à la guerre. Il portait une cicatrice en forme de fer à cheval à la jambe gauche. L'un des vieillards, celui qui n'avait plus soixante-quinze ans, fut, lui aussi, blessé. Mais ça venait d'une autre guerre. Après l'armistice, il revit la place Carrée, et se rendit compte qu'il avait vraiment faim. Il se mit à stocker du jambon cru.

L'autre vieillard se souvenait fort bien de Lee Jackson. Petit garçon encore, il venait écouter chanter le Louisianais. Cette musique lui faisait un effet extraordinaire. Le mot *blues* apparaït dans la langue française, d'après MM. Bloch et Wartburg qui connaissent la question, en 1928. L'année des jeux Olympiques. L'année de la démolition de l'immeuble du coin de la place. Charles se rappelaït aussi un autre mot dont il ne comprenait pas très bien le sens lorsqu'il était jeune, quelque chose comme « négoce spirituel ». Pauvre Charles !

Son compagnon, Marcel, le craignait. Il faut dire que Charles savait bien boxer : c'était lui, le fils de la couturière à façon de ce fameux immeuble du coin de la place. Marcel avait entreposé le jambon cru de sa réserve fort maladroitement en l'entassant dans de

grandes caisses de bois qui traînaient dans son petit jardin. A cause de la pluie, le bois gonfla et tout se mit à pourrir.

Le boulanger fit un jour des petits pains de forme obscène. C'était en soixante-quinze. Il n'osa pas les mettre en vente. Ils restèrent dans son grenier, tout durcis, secs, comme pétrifiés. Le boulanger avait trois chats pour protéger ses farines des rats. Il faisait du bon pain, mais on peut en trouver du meilleur. Il ne s'est jamais marié. Il paraît qu'il connaît quelqu'un. On ne sait pas qui c'est. Moïse surprit un jour le boulanger en situation scabreuse, dans sa camionnette, avec une femme. Il paraît que les platanes de la place sont malades. Ça ne se voit pas.

L'homme qui pratiquait la gymnastique, le matin, avant d'aller livrer le lait n'avait qu'une passion : le sabre japonais. Ses mouvements brutaux lui servaient à s'entraîner. Après sa tournée, vers dix ou onze heures, il rentrait chez lui pour dormir. Il se réveillait à dix-huit heures trente. Il habitait au sixième étage d'un immeuble uniquement composé de petites chambres à louer : deux par étage. Il avait entièrement refait l'électricité de son logement en dépassant, et de beaucoup, les normes en vigueur. Il certifiait que les normes changent uniquement pour faire marcher le commerce, pour que les gens soient obligés d'acheter le plus souvent possible de nouveaux équipements. Le moindre fil de lampe, chez lui, était, au bas mot, du six millimètres carrés. Les prises modernes, comme les interrupteurs, sont vraiment moins solides que les anciennes.

Quand Lee Jackson arriva en France, il voulut aller voir Paris. Il vit Paris. Puis il marcha. Un jour, il dépassa la banlieue et se retrouva sur la place Carrée.

Un policier l'arrêta immédiatement pour le conduire au poste. Lee Jackson y passa une nuit d'angoisse. Puis les policiers apprirent qu'être noir ne constitue pas un délit, et que l'on ne pouvait pas raisonnablement soupçonner Lee Jackson d'espionner au profit des Allemands que beaucoup nommaient encore « Prussiens » en ce temps-là. Lee Jackson fut libéré. On lui rendit même son banjo. Le pauvre Noir dormit sur le banc de la place. Le lendemain, jour du marché, il chanta. Sa musique ne plut pas, mais comme on le trouvait rigolo, certains lui lancèrent un peu d'argent ou des cigarettes lorsque c'étaient des riches. Mais tout ça ne suffisait pas au Louisianais. Bientôt, pauvre comme Job, il n'osa plus chanter. Il s'en alla, marcha vers la campagne et s'installa dans une verrerie désaffectée. Il commença par rapiécer ses vêtements pour avoir moins froid. A cet effet, il recueillait depuis longtemps toutes sortes de vieux chiffons dans les poubelles. Bientôt, il eut un fort plausible costume d'Arlequin. Marcel prétend qu'il s'était nourri de chats dont la peau servit à réparer le banjo. Marcel a toujours été malveillant. Il n'a d'ailleurs pas vraiment connu Lee Jackson. Marcel se garde bien de parler de ça quand Charles est près de lui : il faut l'entraîner à l'écart pour le lui faire dire. Charles le rossa de belle façon, la première fois qu'il osa tenter de salir la mémoire de Lee Jackson.

« Il n'est pas si costaud que ça, ce garçon », dit un jour imprudemment le boucher. Moïse le prit très mal et, sous l'œil connaisseur de Charles, défia le boucher. Ce dernier fut proprement K.O. Moïse — qu'on n'appelait pas encore ainsi — se jeta dans la fontaine, pour fêter sa victoire. Il faillit se noyer. Le boulanger le sauva. Depuis, Moïse prend des leçons de natation à la

piscine. Il y va la nuit, quand elle est fermée. Il a conclu un arrangement avec le maître nageur. Moïse ne veut pas que tout le monde sache qu'il apprend à nager. Il n'est d'ailleurs pas vraiment doué. Malgré le désinfectant, un peu de mousse verte pousse au fond de la piscine.

La verrerie — Lee Jackson resta un moment prostré dans la verrerie désaffectée. Il y vit, sans les regarder, tous les débris multicolores qui en jonchaient le sol. Un grand poète américain, Vachel Lindsay, qui se suicida en 1931, écrivit un jour un poème : *Factory windows are always broken*. Effectivement, comme le dit ce poème, les fenêtres des usines sont toujours brisées. Il y a toujours quelqu'un qui lance des briques, un *Krazy Kat* quelconque, un jeteur d'escarbilles ou de pierres. Dans une verrerie, c'est pire : l'usine abandonnée se jonchait de morceaux de vitres multicolores. Vachel Lindsay nous fait remarquer dans ce poème que nul ne s'occupe de briser les vitraux de la chapelle. Il y avait aussi des fragments de miroirs ébréchés. Lee Jackson, assis par terre, contemplait tout cela, sans même se rendre compte que des miettes de verre lui entraient dans les fesses. Un gigantesque réseau de tuyaux d'acier courait le long des murs lézardés de l'usine. Certains avaient un diamètre d'au moins trois centimètres. D'autres, plus courts, servant de raccords, étaient un peu plus gros. Tout cela devait conduire l'eau de la trempe ou l'évacuer.

Lee Jackson, barbu, hirsute et sale, se contempla dans un bout de glace. Puis, déprimé par cette image, il fouina partout et trouva de vieux outils : roulettes et

diamants pour couper le verre, certes, mais aussi lames rouillées pour couper les métaux, limes diverses, pinces, roulettes abrasives à pédale, et même, trois maillets et deux marteaux. Il sourit et sortit son banjo de sa boîte. Puis, il chanta *Ta ra ra boom dee re*, une « scie » à la mode, composée à La Nouvelle-Orléans, dans un bordel, à ce qu'on dit. Les outils furent bon public.

Trois quarts de siècle plus tard, l'usine n'existait plus depuis déjà longtemps. La campagne environnante se couvrait de maisons, d'immeubles et d'arrêts d'autobus. A la place de l'usine se trouvait une gigantesque laiterie. De vastes citernes l'alimentaient en lait ramassé dans les fermes de la région. Il en sortait des boîtes de lait en carton, du fromage sans goût, du beurre moyen. Le Samouraï travaillait là. Plus tard, Moïse le remplaça. Il y avait 287 104 habitants à La Nouvelle-Orléans, au moment où il n'y en avait que 10 500 à Baton Rouge. En 1978, le Samouraï ne ressemblait déjà plus à rien. Sa passion du sabre le minait totalement. Il ne vivait plus que pour faire tourner l'acier, tranchant l'air vivement, s'épuisant en gymnastiques brutales. Ça le fatiguait. En rentrant chez lui, après sa tournée, il s'écroulait sur son lit, puis s'endormait d'un sommeil lourd et sans grâce.

Pardon, mais comment s'étonner de la théorie, de la cohorte, de la kyrielle de cafards qui semblaient sourdre de partout, dans la chambre du Samouraï ? Tout devenait sale chez lui. L'évier modeste croulait sous les assiettes répugnantes et moisies. Le pire devait sans doute consister en cette hideuse décoration : bonsais en plastique, statuettes de Hong Kong (il y eut une grève générale, à Hong Kong en 1922), le tout couvert de poussière et souligné par les jaillissements turgescents de grands fils électriques tout à fait rigides, barrant